Dickson, Robert. *Aux quatre vents de l'avenir possible*. Préface Johanne Melançon. Sudbury : Prise de parole, 2017. 450 p.

Les « poésies complètes » de Robert Dickson (1944-2007), poète franco-canadien basé à Sudbury où il a participé au renouveau culturel francophone de la ville dans les années 1970 autour de la CANO (Coopérative des artistes du Nouvel Ontario), et jusqu'à la fin de sa carrière, offrent un voyage dans le temps. Elles contiennent *Or« é »alité* (1978), *Une bonne trentaine* (1978), *Abris nocturnes* (1986), *Grand ciel bleu par ici* (1997), *Humains paysages en temps de paix relative* (2002), *Libertés provisoires* (2005) et *Oser l'osier* (2006).

Elles manifestent une prédilection pour la narration du quotidien. La ritournelle des habitudes se concrétise dans la durée, de même que la réitération sans faille d'une vision d'un monde généreux. Cet épais recueil témoigne également d'immenses changements dans la trajectoire d'une vie – ceux qu'apporte le temps, depuis les jeunes enthousiasmes jusqu'aux responsabilités et sensibilités de l'âge adulte, et ceux qu'ouvrent les voyages – Sudbury, Montréal, Ottawa, Vancouver, Avignon dans le sud de la France, l'Irlande, la catalane Barcelone, etc.

La langue est limpide, plus claire que, bien souvent, les paroles indomptées de tous les jours. Elle égrène, « les odeurs des jardins de la sueur / du travail des mains de nos voisins se sentir / bien nourrir les chats les enfants les plantes / vertes se sentir se sentir prêt », ou encore « je m'apprête à changer une lampe brûlée / le son humide d'autos qui passent tout près / de l'autre côté du mur des bruits inquiétants ». Si elle est poétique par sa simplicité, la langue du poète l'est aussi car, fait remarquable à mesure qu'on tourne les pages, ses descriptions renvoient le plus souvent à autre chose. Par exemple, l'automne canadien est invoqué par le biais d'une imagerie lointaine : « novembre est oriental en sa sobriété / il nous enseigne la patience et la sagesse / face au froid qui brûle / face à la poudrerie périlleuse »

Cette transformation que contient le paysage, est semblable à de nombreuses autres analogies dans l'ensemble de l'œuvre, comme les yeux verts de la femme aimée qui deviennent des lacs du nord ou comme un simple geste ménager qui porte en lui le même anéantissement que les pires catastrophes des cent dernières années : « j'ai balayé toutes les étoiles tombées dans les fleurs du tapis / élimé ramassé les miettes avec la porte-lumière / d'occasion frotté les temples dégarnis / une colonne de fumée approche à grande vitesse / une belle vieille grande bibliothèque brûle vite ».

La poésie de Dickson défie les étroitesse de l'esprit, du lieu et de la vie. Elle se décline comme autant d'hymnes d'amour, celui des individus et celui de l'humanité entière.

Eric Jamme